



CLASSIQUES  
GARNIER

CARRIAT (Amédée), CHAUVEAU (Jean-Pierre), « Comptes rendus », *Cahiers Tristan L'Hermitte*, n° 13, 1991, p. 59-60

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3998-8.p.0059](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3998-8.p.0059)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1991. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPTE RENDU

Roger GUICHEMERRE, *Quatre poètes du XVII<sup>e</sup> siècle. Malherbe. Tristan L'Hermite. Saint-Amant. Boileau*. P., SEDES, 1991, 17,5 × 11,5, 251 p.

Des quatre poètes ici étudiés, à destination des étudiants de l'enseignement supérieur — les analyses précédées chacune d'une esquisse biobibliographique —, seule l'œuvre de Malherbe est présentée dans son ensemble. Pour les trois autres, l'auteur s'en tient aux *Plaintes d'Acante* de Tristan, à la *Suite des Œuvres* et à la *Seconde Partie des Œuvres* de Saint-Amant, et aux neuf premières *Satires* de Boileau. Au sujet des 73 stances des *Plaintes d'Acante*, Roger Guichemerre avait montré déjà (dans *Du Baroque aux Lumières*, p. 40-47) que Tristan s'est beaucoup inspiré des « *Sospiri di Ergasto* » de Marino, dans ses *Idilli pastorii*. Mais s'il y a identité du sujet et des thèmes, si les imitations de détail sont nombreuses, une différence foncière apparaît, que souligne R. Guichemerre : il y a chez Marino « une imagination sensuelle », « un réalisme plus authentique » que chez Tristan, « esprit précieux, intellectuel et abstrait ». Sans s'attarder au commentaire qui accompagne les *Plaintes* dans l'édition de 1633 (sur ces *Annotations*, voir les études de Gisèle Mathieu-Castellani dans les *Quaderni del seicento francese*, 1987, p. 145-154, et de Françoise Graziani dans les *C.T.L.H.*, 1990, p. 23-39), R. Guichemerre analyse ensuite les « autres œuvres » du recueil : poèmes galants et poèmes de circonstance. Aux premiers appartiennent le célèbre *Promenoir* et maints sonnets qui sont dans nombre d'anthologies. « Poésie amoureuse d'inspiration pétrarquiste » certes, par « l'idéalisation de la femme aimée » allant « de pair avec le thème de la souffrance de l'amant ». Mais Tristan y ajoute sa marque originale : « ses accents d'une sensibilité délicate », « une certaine effusion élégiaque au contact de la nature », servis par un instinct profond des ressources du langage, subtilité précieuse, virtuosité rythmique, sens de l'harmonie... Belle incitation, pour ceux qui les ignoraient, à se familiariser ensuite avec *La Lyre* et les *Vers héroïques*.

Amédée CARRIAT.

Gisèle MATHIEU-CASTELLANI, *Anthologie de la poésie amoureuse de l'âge baroque [1570-1640]. Vingt poètes maniéristes et baroques*. P., L.G.F., Le Livre de Poche classique, 1990, 16,5 × 11, 478 p.

Le XIX<sup>e</sup> siècle finissant, en réhabilitant Tristan après plus de deux siècles d'oubli, avait surtout célébré en lui un « précurseur de Racine ». Mais c'est à notre siècle qu'il appartenait de rendre justice à l'œuvre lyrique du poète ; or voici que la belle et succulente *Anthologie de la poésie amoureuse de l'âge baroque*, composée par Gisèle Mathieu-Castellani, fait de Tristan le dernier nommé, dans l'ordre chronologique, d'une famille de « vingt poètes maniéristes et baroques ». Tous ont en commun de puiser leur aliment dans le riche terreau légué par la Renaissance, et irrigué par le pétrarquisme, mais aussi de contester audacieusement l'héritage et de prendre leurs distances vis-à-vis des modèles,

antiques notamment, non par caprice iconoclaste, mais parce qu'il leur faut se situer dans un monde en tumulte, où les croyances s'affaiblissent et où l'individu doit s'affirmer face à un groupe dont la cohésion est durablement compromise. Mais, selon Gisèle Mathieu-Castellani, le discours maniériste — et c'est du côté du maniérisme qu'elle place Tristan en compagnie de Desportes, de La Roche, d'Etienne Durand et de Théophile de Viau — diffère du discours baroque et passe par d'autres modalités d'énonciation ; le poète maniériste est tourmenté par une incertitude essentielle, exprime son refus d'indiquer un sens évident et unique, se complaît dans le jeu des apparences et du « faire semblant ». Pas étonnant que la figure de Tristan hante la pensée de notre critique, lorsqu'elle brosse pour nous le portrait du poète de la famille maniériste : « Non seulement il est ce sceptique qui s'interroge, questionnant la question, comme Montaigne, mais il devient aussi cet illusionniste qui crée des tableaux de fantaisie, se livrant aux caprices de son imagination sans chercher dans les miroitants reflets du monde sensible autre chose que des reflets, l'ombre d'une fleur vermeille, l'ombre du liquide miroir... ». Il ne nous reste qu'à tourner quelques pages pour retrouver les subtilités troublantes du *Promenoir des deux amants*, du *Bain empoisonné* ou du *Soupir ambigu*, poésie « délibérément moderne » où « Tristan aime à construire des simulacres, la passion de l'artificiel l'engageant à jouer, sur la scène où toujours Eros se déguise, le rôle d'un régisseur malicieux et troublé ».

Jean-Pierre CHAUVEAU.

Jacques MOREL, *Agréables mensonges. Essais sur le théâtre français du XVII<sup>e</sup> siècle*. Préface de Alain Viala... Postface de Geneviève Boisard. Ouvrage préparé par Georges Forestier, avec la collaboration de Christian Biet, Patrick Dandrey et Alain Viala. P., Klincksieck, 1991, 24 × 16, 463 p.

Sans attendre une plus longue recension qui en sera faite dans le n° XIV des *C.T.L.H.*, on doit tout de suite souligner ici l'importance qu'occupe Tristan dans ce recueil de plus de cinquante études : une quarantaine de pages au total. Les plus anciennes (1951, 1965) le replacent parmi les thèmes (« Mise en scène des songes », p. 35-44) ou les formes (« Les stances tragiques », p. 61-72) du théâtre de son temps. Dans les études de la décennie 1980, Tristan est étudié pour lui-même (« Tristan poète tragique », p. 197-204 ; « Songes tristaniens », p. 205-210 ; « A propos d'un héros mélancolique : Araspe, dans la *Panthée* de Tristan », p. 211-214 ; « *Crisante* et *Panthée* », p. 369-374). C'est à *Panthée*, on le voit, que va la dilection particulière de J. Morel : parce que « ses paradoxes sont équilibre entre l'éblouissement et l'angoisse que fait naître, en cette vie, la sombre et rayonnante autorité des passions ».

A. C.